On ne peut qu'approuver la méthode suivie par l'auteur. Disciple et admirateur de l'école historique moderne, des Schlegel, des Guizot, des Thierry, des Michelet et des Lenormand, dont il s'entoure comme d'un rempart, l'abbé Guettée s'est épris d'un violent amour de la vérité, mais de la vérité dégagée de tout nuage et de tout artifice. Il prétend marcher aussi sûrement et aller plus loin que ses maîtres, qui, selon lui, n'ont pas compris l'histoire de l'Eglise. Il répudie toute idée préconçue, il abjure toute autre préoccupation que celle du vrai, et il applique impitoyablement à son récit cette méthode expérimentale qui ne s'appuie que sur des faits incontestés et incontestables, mais qui aussi ne recule devant aucun aveu. « J'ai, dit-il, abordé toutes les questions avec franchise et n'ai même pas songé à dissimuler les taches qui se rencontrent çà et là dans les annales de notre Eglise. »

L'*Histoire de l'Eglise de France* est une œuvre consciencieusement élaborée, où l'on recueille à chaque pas les fruits, souvent très-curieux, d'une savante et patiente analyse, non-seulement des historiens précédents, mais des actes des conciles, des livres des docteurs, des théologiens, des philosophes. Les légendes mêmes, les traités liturgiques et les œuvres des poëtes, tout a été interrogé, tout a rendu témoignage.

On ne doit pas s'étonner des censures prononcées par l'école romaine contre l'ouvrage de l'abbé Guettée, puisque ses longues et patientes recherches dans nos vieilles archives le conduisent à reprocher aux papes de s'être exagéré l'étendue de leurs droits, d'avoir prétendu à l'exercice d'une autorité absolue et concentré sous la tiare toute l'autorité ecclésiastique. Il dénonce aussi les concordats comme des compromis pernicieux entre le chef de l'Eglise et les rois de la terre, les papes s'étant relâchés de leurs droits spirituels pour conserver ou augmenter leurs prétendus droits temporels.

Nous ne nous arrêterons pas ici sur les questions de droit liturgique, sur la dégénérescence des ordres religieux et en particulier sur les constitutions et le rôle de la société de Jésus, ni sur la contestation assez insignifiante que souleva la congrégation de l'Index au sujet de la longueur des prières vocales, dont l'abbé Guettée condamne l'exagération. Quant aux changements introduits dans la doctrine et la discipline, c'est là, on le comprend, l'écueil le plus dangereux où devait se heurter l'abbé Guettée, après celui de l'absolutisme et de l'infaillibilité du pape. Il n'a évité ni l'un ni l'autre.

L'abbé Guettée, savant plus que diplomate, a présenté avec une franchise un peu brusque les conclusions philosophiques de ses sévères études. Sa polémique incisive et décidée, son style mordant, son humeur quelquefois amère, il en convient lui-même dans ses défenses, n'étaient pas de nature à faire passer sans combat, devant le tribunal de l'Index, les audaces de son livre, si légitimes et si consciencieuses qu'elles soient.

Aux yeux des érudits, des théologiens, des philosophes et des artistes, l'œuvre de l'abbé Guettée reste comme un monument considérable de notre histoire religieuse et de notre histoire nationale, car les discussions dogmatiques, politiques ou disciplinaires cèdent quelquefois la place à des recherches fort intéressantes sur l'art chrétien des premiers siècles, étudié dans toutes ses manifestations.

Église du IVe au VIe siècle (L'), par F. Baur. Dans ce livre, l'éminent professeur de Tubingue, qui tient depuis si longtemps et avec tant de vaillance, du double droit de l'érudition et de la philosophie, la tête du mouvement scientifique dans la théologie allemande, nous donne la suite de son ouvrage classique sur le christianisme des trois premiers siècles, suite tout à fait digne du commencement et sur laquelle nous regrettons de ne pouvoir ici nous étendre avec tous les développements qu'un tel sujet rendrait nécessaires. Baur est un penseur, maître de l'analyse et de la synthèse. Nul n'a jeté plus de lumière sur les origines complexes et confuses du christianisme; nul surtout n'a si bien fait voir l'ordre, le mouvement et le jeu naturel dans cette époque obscure. On peut contester quelques-uns de ces résultats partiels, car les problèmes de l'histoire ne se résolvent jamais avec la même précision que ceux des mathématiques, mais il est impossible de ne pas se sentir subjugué par la clarté de sa méthode. Son nouvel ouvrage appartient naturellement, comme l'*Histoire des trois premiers siècles*, au côté synthétique de son génie. Il ramène à l'unité la multiplicité des phénomènes et fait voir l'esprit toujours présent, se mouvant et se diversifiant dans l'épanouissement des faits. Voici les divisions et l'ordonnance du livre : Première partie : rapports du christianisme et du paganisme; les peuples germains et le nouveau monde chrétien; lutte de l'esprit païen contre l'esprit chrétien dans le monde gréco-romain; Julien et la littérature païenne; Augustin; le platonisme de Synésius de Cyrène et de Denys l'Aréopagite; le manichéisme et les priscillianistes. Deuxième partie : le dogme, les controverses théologiques sur la Trinité; les ariens, les nestoriens et les eutychiens; les monophysites; le dogme du péché et de la grâce; Pélage et Augustin; le semi-pélagianisme; l'idée de l'Eglise. Troisième partie : la hiérarchie; l'épiscopat, ses formes, ses degrés, son développement en système; rapports de l'Eglise et de l'Etat au point de vue de l'épiscopat. Quatrième partie : le culte; la vie chrétienne; la vie monastique; tentatives de réforme des adversaires de la division ecclésiastique.

Cette espèce de table des matières suffira pour faire comprendre toute l'importance du livre.

Église du XIXe siècle (L'), par Ferdinand Baur. Cet ouvrage est tiré des manuscrits dont Baur se servait dans ses cours. On conçoit donc aisément que ce livre soit en quelques points défectueux, car il n'a pas été revu par l'auteur, qui ne le destinait pas à l'impression. Tel qu'il est cependant, malgré ses inévitables lacunes, il offre encore à un lecteur attentif les qualités précieuses qui distinguent toutes les œuvres de l'illustre historien : clarté d'expression, netteté de pensée, connaissance parfaite de la matière et rectitude du jugement. C'est toujours la même logique sévère qui va droit au fond des choses et souffle impitoyablement sur toutes les illusions. « L'histoire contemporaine défend plus qu'aucune autre, dit Baur, de s'arrêter à la surface des faits. Quelque imparfaite que soit, dans bien des cas, notre connaissance des événements, mille indices, recueillis presque involontairement, nous permettent cependant d'en saisir la connexion intime et les causes déterminantes, de pénétrer les mobiles particuliers des différents personnages qui y jouent un rôle important... Or comme, à mesure qu'on cherche davantage à retrouver l'enchaînement des causes et des effets, on est conduit plus profondément de l'extérieur à l'intérieur, de même aussi on ne saurait se rendre compte de la vie externe de l'Eglise, sans en connaître le véritable fondement, c'est-à-dire les opinions et les tendances théologiques dominantes; les dogmatiques sont eux-mêmes déterminés ou influencés par tout ce qui constitue le caractère politique, scientifique et intellectuel d'une époque, et ils ne le furent jamais autant que dans la nôtre. S'il fut un temps où l'histoire du monde se résumait tout entière en celle de l'Eglise, c'est plutôt le contraire qui a lieu aujourd'hui. Il nous serait donc impossible de séparer ce qui a plus spécialement rapport à la théologie et à l'Eglise de l'ensemble de la civilisation moderne. » Tel est le point de vue auquel s'est placé l'auteur. Ce sont surtout ces idées et ces doctrines qui attirent son attention; et il les expose avec une clarté et une sagacité auxquelles on ne peut que rendre hommage, même lorsqu'on ne partage pas toutes ses opinions.

Église (L') et les philosophes au XVIIIe siècle, par M. Lanfrey (1855, 1 vol.). Ce livre est un pamphlet. L'auteur, indigné des outrages prodigués aux hommes et aux idées du XVIIIe siècle par les libellistes de sacristie, a rendu guerre pour guerre; irrité des insultes jetées aux principes de 1789 et de la réhabilitation, plus d'une fois tentée, des faits les plus odieux de l'histoire religieuse, il a répondu par de violentes représailles aux agresseurs. Son livre n'est ni une histoire ni une étude littéraire : c'est un manifeste vigoureux, ardent, passionné, mais généreux et sincère, des idées libérales et du sens commun philosophique contre l'intolérance et le fanatisme religieux. Voltaire, Rousseau, Diderot, d'Alembert trouvent en M. Lanfrey un vengeur.

Les penseurs, les écrivains du XVIIIe siècle sont encore des criminels, et les plus coupables des criminels, aux yeux de certaines gens qui ne comprennent pas ou qui comprennent trop bien le rôle et l'influence de ces ouvriers de la pensée, de ces soldats du libre examen, de ces apôtres du droit. M. Lanfrey les réconcilie après la mort, devant l'œuvre accomplie par eux tous. De Voltaire, il n'a voulu voir que le bien. « Assez d'autres, dit-il, se chargeront du crime de Cham et profaneront la nudité paternelle. »

M. Lanfrey a sagement agi. Qu'importent à l'humanité les erreurs, les faiblesses, les défauts et les torts d'un homme qui n'est plus? Si sa mémoire mérite de vivre, c'est par le souvenir du bien qu'il a fait ou conseillé. M. Lanfrey voit en Voltaire plus qu'un homme; il l'identifie avec le sens commun, la raison, l'éloquence, la poésie, l'histoire, la morale, la générosité, la bienfaisance. Ce n'est plus le roi Voltaire, c'est le dieu Voltaire. Sa vénération est si vive, que le prêtre admire son idole prosternée aux pieds de Mme de Pompadour. Il faut bien l'avouer : l'auteur pèche par excès d'admiration. M. Lanfrey va trop loin encore quand il s'indigne contre trois conspirateurs qui, « croisant leurs plumes en guise de poignards, » ont tramé dans l'ombre, sous la coupole de l'Institut, l'extermination de la gloire de Rousseau et l'anéantissement de son influence. Il est de fait que les trois conspirateurs désignés, M. Nisard, Sainte-Beuve et M. Saint-Marc Girardin, semblent s'être concertés pour rabaisser Jean-Jacques comme penseur et comme écrivain. Rousseau se vengera bien tout seul : qui ne se rappelle ses pages si éloquentes? M. Lanfrey accuse plus justement l'ingratitude de la postérité à l'égard de Bayle; il n'ignore pas l'existence de quelques travaux, de date récente, dont Bayle a été l'objet; mais l'illustre sceptique attend encore un monument digne de lui.

Le livre de M. Lanfrey est, nous le répétons, un manifeste belliqueux; il effleure nécessairement les choses plus qu'il ne les approfondit. Peut-être dira-t-on qu'il a compromis les meilleurs résultats de sa discussion, inspirée par un sentiment généreux, en exagérant l'âpreté de sa polémique. Toujours est-il que son œuvre est celle d'un honnête homme qui est en même temps un écrivain de talent et d'esprit.

Eglise et l'Empire au IVe siècle (L'), étude historique en quatre volumes, publiée en 1858, par M. Albert de Broglie. Cet ouvrage, bien qu'il s'occupe d'une époque fort reculée, puisque le IVe siècle peut être regardé comme le point de séparation entre l'antiquité et les temps nouveaux, offre au lecteur en quelque sorte un intérêt d'actualité. Ne venons-nous pas de voir l'épiscopat, la presse, l'opinion agités par un livre célèbre, la *Vie de Jésus*, dont l'auteur, M. Renan, reproduisait avec moins de dogmatisme que de poésie la fameuse hérésie d'Arius, tandis qu'éclatait dans l'Eglise protestante de Paris un schisme sur la même question qui, au IVe siècle, divisait tout l'empire romain? Ce sont les mêmes débats, avec cette seule différence qu'ils ne font plus verser des flots de sang. C'est qu'au triomphe politique du christianisme à cette époque et à la conquête qu'il a faite de l'empire romain se rattachent nos institutions, nos mœurs, nos croyances et même nos passions actuelles et nos controverses. La Révolution française peut seule être comparée, par l'immensité de ses conséquences, à cette révolution religieuse qui a changé la face du monde antique et dont nous ressentons encore les effets. On pourrait même ajouter que nos plus vives agitations morales tiennent précisément à ce que les deux plus grandes révolutions qui aient transformé les sociétés, celle du IVe et celle du XVIIIe siècle, se contrarient souvent et se combattent. C'est assez dire quel intérêt religieux, politique et moral peut offrir l'histoire du IVe siècle.

Cette histoire frappe encore par l'originalité si forte et si diverse des caractères qui occupent la scène, car, bien qu'il s'agisse d'une époque de décadence, d'épuisement et de rénovation, d'un de ces siècles où d'ordinaire les individus disparaissent devant la grandeur de l'œuvre collective, on rencontre partout dans cet âge mémorable des hommes qui ont déployé toutes les vertus ou le génie de leur rôle : des politiques, tels que Constantin, Julien, Théodose, des défenseurs de la foi qui ont montré toutes les sortes de courage, celui de dire la vérité et celui de braver les supplices: un saint Athanase, auquel on ne peut comparer aucun homme pour la persévérance infatigable, l'invincible opiniâtreté, la lucidité de la foi, et qui, sans jamais hésiter ni fléchir, a porté dans les cours aussi bien que dans les déserts son orthodoxie intraitable et militante; un Grégoire de Nazianze, un Basile, un Jean Chrysostome, sachant prêter au christianisme triomphant toutes les parures et les grâces innocentes de l'éloquence antique; puis des philosophes, des rhéteurs, tels que Libanius, Thémiste, Himère, plus célèbres, il est vrai, par l'enthousiasme qu'ils ont excité que par la beauté de leurs ouvrages, mais qui n'étaient point indignes de servir d'interprètes à la vieille civilisation expirante, et par la bouche desquels s'exhalait en sons harmonieux encore le dernier souffle de l'antiquité païenne.

Où trouver dans l'histoire une plus grande lutte que celle qui a pour théâtre le monde connu et dont le prix est la conquête des âmes? De plus, quelle que soit l'opinion, on ne peut point ne pas s'intéresser en même temps au vainqueur et au vaincu; car si l'un apporte une foi meilleure et des idées plus pures, on n'oublie pas que l'autre est héritier d'une civilisation sans pareille, qui dans les arts, les lettres et la politique, est demeurée, malgré sa chute, la grande institutrice du genre humain. Dans cette lutte d'ailleurs, que d'obscurité parfois! Ce n'est pas sans de rares qualités littéraires qu'on peut porter la lumière dans cette histoire, qui, n'ayant pas été racontée par les historiens antiques, impose à l'historien moderne la nécessité de mettre lui-même de l'ordre dans les faits, de les disposer avec clarté, de deviner les sentiments des personnages, de chercher la vérité dans les légendes. M. Albert de Broglie a osé entreprendre cette tâche, et, malgré ses ardeurs et ses prédilections, le petit-fils de Mme de Staël s'est montré libéral en l'accomplissant; il a essayé d'expliquer même ce qui contrariait ses convictions personnelles; aussi reconnaît-on partout, sinon l'impartialité, du moins le désir de rester impartial. Si l'auteur est un zélé champion du catholicisme, il marche dans les rangs de cette généreuse phalange de chrétiens convaincus et ardents, peu logiques d'ailleurs, qui n'ont pas vu que, pour soutenir la cause de la religion, il fallait déserter la cause de la liberté. A des croyances très-arrêtées il unit une grande largeur d'esprit; il ne veut pas servir l'opinion pour laquelle il combat en rétrécissant et en mutilant l'histoire. Soumis au dogme, il discute les faits. Docile enfant de l'Eglise en matière de foi, il juge sans timidité, franchement, loyalement les événements et les hommes, sauf une exception sur laquelle nous reviendrons. Jamais livre ne respira mieux que le sien le mépris de la force et ne fut animé d'une sympathie plus vive pour les résistances généreuses. Il flétrit la persécution, cette lâcheté du plus fort, de quelque part qu'elle vienne, et n'est pas de ces gens aux yeux desquels le despotisme est une si belle chose qu'ils craindraient d'en dégoûter en flétrissant la persécution. Partout il juge avec la même hauteur et le même bon sens critique; ainsi, en parlant du Christ, il dit : « La condamnation de Jésus fut arrachée aux magistrats romains comme une concession à la paix publique, comme une mesure de police destinée à rétablir l'ordre dans une cité turbulente. » Cette appréciation si juste embarrasse quelque peu les coryphées du parti clérical, qui ne demandent au gouvernement que de faire la police, de maintenir la paix publique et au besoin de rétablir l'ordre dans une cité turbulente, car ils devront s'avouer à eux-mêmes, peut-être avec quelque confusion, qu'à la place de Pilate ils eussent fait exactement comme lui.

Au lieu d'imiter ces historiens qui n'ont que des louanges pour Constantin, parce qu'il a fait asseoir le christianisme sur le trône, M. de Broglie ne tait ni ses faiblesses, ni ses fautes, ni ses crimes, tout en employant des termes indulgents que lui a inspirés sa reconnaissance comme catholique. S'il a arrêté les persécutions au moment où il venait de se faire chrétien, comme Clovis, par intérêt, c'est que, selon l'expression originale de M. Ampère, « le terme était venu de la *terreur païenne* et que Constantin en fut forcément le Tallien. »

Mais M. de Broglie a dépensé tellement d'indulgence envers Constantin, qu'il ne lui en est plus resté pour Julien. C'est là l'exception que nous signalions à son impartialité. Sauf son inimitié contre le christianisme, qui fut non pas un crime, mais, ce qui est pire, une faute politique, la vie de Julien ne méritait que des éloges de la part de M. de Broglie, qui semble au contraire prendre plaisir à le désigner d'une manière peu obligeante. « Son âme, dit-il, est pleine de fiel. » L'histoire dément formellement cette appréciation. Ses intentions sont suspectées un peu gratuitement; sa participation à des violences dans lesquelles rien ne prouve qu'il ait trempé, qu'il a désavouées même, est admise avec trop de facilité, et le chapitre intitulé : *Julien persécuteur* est, d'après nous, un contre-sens historique. Même ce qu'il a fait de louable est souvent pris en mauvaise part dans l'ouvrage de M. de Broglie. Ainsi, Julien, en cela d'accord avec les Pères de l'Eglise, détestait les jeux sanglants du cirque, les pompes dissolues de l'arène. L'historien semble lui faire un reproche de ce que, « renfermé dans la rogue austérité du cynique, il se refusait ces moyens de popularité. » Etait-ce à M. de Broglie à l'en blâmer? Un historien chrétien du IVe siècle devait être intéressé à ne pas rabaisser l'adversaire du christianisme. Plus est grand l'ennemi, plus la victoire paraît éclatante. Mieux eût valu laisser à Julien ses belles et irrécusables qualités pour les humilier au pied de la croix. Que la postérité plaigne, condamne ou déteste l'entreprise de Julien, rien de plus naturel, mais il faut savoir reconnaître dans l'homme et dans le prince une haute raison et un grand caractère, ne fût-ce que pour adresser un suprême salut à un des plus beaux modèles de la vertu antique et au dernier représentant d'un monde qui n'est plus. Nous aurions préféré voir M. de Broglie relever l'appellation inique d'apostat donnée à un homme qui jusqu'à son avénement n'avait paru chrétien que contraint et forcé, et qui ne pouvait voir dans le christianisme qu'une entrave politique imposée maladroitement à son génie. L'auteur est plus heureusement inspiré lorsque, parlant de l'antagonisme de Julien et de Constance, il s'exprime ainsi : « Chacun sentait instinctivement que les situations naturelles étaient renversées et que personne n'était dans son rôle. Le représentant du vieux culte de l'orgueil et des sens était un jeune homme de mœurs austères et simples, modestement éclairé d'un rayon de gloire. Vieilli avant l'âge par la vie des cours, le défenseur de l'Evangile s'avançait, comme une idole fardée, au milieu d'une pompe ridicule et portait sur ses vêtements la tache du sang des chrétiens. »

Ces réserves faites, constatons que, dans l'*Histoire de l'Eglise au IVe siècle*, tout est sérieux, médité, sincère, et que les erreurs mêmes ont leur poids, lorsque l'auteur parle de l'antiquité plutôt en accusateur qu'en avocat : « Il y a, dit M. Martha, dans cette histoire si compliquée un grand art, l'art difficile de grouper autour des faits principaux mille épisodes, de mêler d'importantes réflexions au récit, d'amener chaque chose à propos. On ne peut pas non plus manquer de confiance dans un historien chrétien qui soumet à sa critique indépendante les plus saints personnages, les légendes les plus accréditées, et qui, tout en se laissant toucher comme il convient par la naïveté passionnée de ces récits populaires, sait y faire la part de l'illusion et de l'hyperbole. Un style ferme et grave avec des couleurs sobres qui prennent souvent de l'éclat sans dissonance, une éloquence contenue, une mesure toujours attentive à ne rien risquer, de la noblesse dans le fond et dans la forme, telles sont les qualités qui distinguent cette œuvre. Les pages qui

forment la conclusion et dans lesquelles la foi demande ses preuves à la raison nous semblent le plus court, le plus substantiel et le plus brillant ensemble d'apologétique chrétienne que nous ayons rencontré depuis Bossuet. » Ajoutons, avec M. Ampère, que nous félicitons M. Albert de Broglie « d'avoir eu le courage, dans un temps où le goût de la liberté est si rare, de mettre éloquemment en relief dans son livre cette idée, que nous croyons profondément vraie, qu'il n'y a de force pour la religion et pour l'Eglise que dans la liberté, que la protection est dangereuse pour elles et finit toujours par leur être funestes. La fierté de l'orthodoxie indépendante, personnifiée en saint Athanase, est glorifiée comme elle méritait de l'être. C'est là la pensée dominante et comme la morale du livre. » Ce tableau du paganisme au moment de l'apparition du christianisme, peinture qui dénote à la fois de la finesse et de la force chez son auteur, fera parfaitement comprendre la manière de l'écrivain : « Dans cet éclectisme, dans ce confluent, pour ainsi parler, de toutes les religions, les diverses positions de l'âme se trouvèrent d'abord à l'aise. Nulle gêne ne pesait sur les actions, nulle croyance bien définie ne s'imposait inflexiblement aux esprits. Dans ce nombre infini de traditions qui changeaient de lieu en lieu, de poëte en poëte, personne ne serait venu à bout de tout croire, mais personne n'avait la mauvaise grâce de tout nier; on prenait, on laissait, on priait les dieux, on les raillait à son gré, suivant l'humeur ou l'intérêt du jour. Assez de foi demeurait pour appuyer un peu dans ses défaillances la vacillante raison humaine, pas assez pour l'assujettir à une règle et la faire marcher dans une voie droite : situation merveilleusement appropriée à une race amollie, qui n'avait ni l'énergie d'une foi vive, ni la hardiesse d'un doute raisonné. » Il faut avouer que le christianisme avait beau jeu; il trouvait presque le champ libre.

M. Littré juge ainsi l'œuvre de M. A de Broglie: « Mon plein assentiment a été donné à l'ensemble de l'œuvre et à la filiation des événements; mais peut-être dois-je quelques explications : ma manière d'envisager l'histoire (ceux qui m'ont fait quelquefois l'honneur de me lire le savent) n'est pas la même que celle de M. Albert de Broglie; et pourtant je concorde avec lui et je suis ses pas. C'est que nos manières, qui divergeraient si elles étaient prolongées en deçà ou au delà, ont une coïncidence dans le IVe siècle et s'y confondent. Une pensée de M. Albert de Broglie, que j'ai citée au début de ces articles et que je cite encore en les terminant, me paraît toujours le point culminant d'où l'on embrasse tout le système de l'histoire de ce temps : « Raconter et mettre en regard, dans leur » suite parallèle, la dissolution de l'empire et » la croissance de l'Eglise, le déchirement de » l'unité matérielle du monde et la formation » contemporaine de son unité morale. »

Église et la morale (L'), par dom Jacobus (Bruxelles, 1858, 2 vol. in-12). Cet ouvrage a l'attrait du fruit défendu et peut-être est-ce là son principal attrait. Dans tous les cas, c'était pour le *Grand Dictionnaire* un devoir de mettre sous les yeux de ses lecteurs un des nombreux documents de ce procès qui s'instruit aujourd'hui entre le monde et l'Eglise.

L'épigraphe, empruntée à Feuerbach, nous révèle aussitôt les tendances de l'écrivain : « Toutes les idées fausses qui sont dans le monde moderne en fait de morale sont venues du christianisme. » C'est la thèse que s'efforce de démontrer dom Jacobus. Dans tous les siècles, les mauvaises mœurs, la fausse morale, la simonie ont régné dans l'Eglise; c'est l'Eglise qui, par la tache originelle, souille la maternité; c'est l'Eglise qui, par le monachisme, avilit et dégrade le mariage; c'est l'Eglise qui, par la confession, sépare la femme du mari et met la division entre les époux; c'est l'Eglise qui, pour sauver les âmes des enfants par le baptême, les vole à leurs parents et ruine ainsi l'autorité du père de famille, et cette œuvre de démoralisation qu'elle accomplit dans la famille, elle l'accomplit partout.

Elle vante sa charité et elle entretient la misère et l'ignorance du peuple. Les faits sont là pour le prouver, nombreux et évidents. L'Eglise raffermit l'esclavage païen; elle se fait propriétaire d'esclaves; elle exploite l'esclavage et demeure la dernière à l'abolir. Bien plus, à cette scandaleuse question : L'homme peut-il posséder son semblable? l'Eglise n'hésite pas à répondre par l'affirmative, et l'auteur conclut : « Une religion fondée sur le dogme de la chute et de l'expiation, basée sur l'autorité et la Providence, ne pouvait réprouver l'esclavage.

» Peuple, tu as vu l'Eglise accaparer les serfs avec les autres biens; tu l'as vue conserver l'esclavage quand les maîtres y renonçaient, défendre pied à pied ses droits de vie et de mort, de mainmorte, de capitation et se déclarer dépouillée injustement de ses dîmes et de ses serfs en 1789; tu l'as entendue, complice impénitente de toute tyrannie, enseigner que la possession et le trafic de l'homme ne blessent ni Dieu, ni la religion, ni la morale, ni la nature. C'est à toi de porter la sentence.

» Et qu'on ne te dise plus que l'esprit chrétien est un esprit de délivrance! Oui, si l'esprit chrétien est l'esprit des jacques et des gueux, des paysans et des sans-culottes! Oui, si les chrétiens sont les Spartacus et les Muntzer, les Ulric de Hatten et les Voltaire, les Danton et les Marnix de Sainte-Aldegonde, les Thomas Morus et les Mazzini! Ta délivrance! les ennemis de l'Eglise l'ont commencée malgré elle; malgré elle, ses ennemis l'achèveront; car la philosophie, le droit naturel, la liberté native, l'égalité des droits, l'humanité et la justice n'ont pas de plus grande, de plus irréconciliable, de plus foncière ennemie que ce que les prêtres appellent la *religion!* »

L'esclavage étant aboli, par quoi le remplacer? Comment minera-t-on encore les peuples? « Les maîtres, dit notre auteur, aveuglent leurs esclaves pour les empêcher de fuir, pour les rendre plus propres à certains usages; ainsi fait l'Eglise. Ceux qu'elle ne frappe pas de cécité complète, elle abuse leur faible vue avec des fantômes et les tient dans une éternelle enfance. Ignorance ou superstition, telle est la sanction qui vous tient enchaînés, peuples chrétiens! » Tout le quatrième livre n'est que le développement de ces paroles. L'auteur n'a pas de peine à montrer par des faits bien connus que l'Eglise s'est mise en travers de la pensée et de la science modernes; qu'elle a glorifié l'ignorance à l'égal d'une vertu; qu'elle a condamné l'imprimerie et les écoles, et que la congrégation de l'Index a encore la prétention d'arrêter l'indépendance de la pensée.

La conséquence de l'ignorance du peuple, c'est la richesse du clergé, qui le domine, et sa propre misère. Et de la misère des uns aussi bien que de l'excès d'opulence des autres naît le crime. A l'appui de ces assertions au moins brutales, l'auteur de l'*Eglise et la morale* apporte des chiffres statistiques et des raisonnements passionnés. Ainsi, à propos des missions : « Partout où elle règne, l'Eglise ferme violemment la porte aux idées qui ne sont pas siennes; partout où elle ne règne pas, elle veut que toutes les portes soient ouvertes à sa vérité. Chez elle, elle a tenu le chevalet, le gibet, le bûcher, la fosse en permanence, pendant des siècles, contre la pensée; au dehors, elle va, au nom de la pensée, braver la torture, le fer et la flamme... Chez eux, le philosophe, l'orateur, l'homme politique ne peuvent continuer le travail des siècles, chercher le progrès, exercer la propagande pacifique de l'idée; l'idée est suspecte aux maîtres du monde; les apôtres sont perturbateurs, anarchistes, révolutionnaires, ennemis du trône et de l'autel. Mais, chez un peuple étranger, où l'on n'est ni appelé, ni reçu, aller, non pas continuer sa civilisation ni semer le progrès, mais troubler toutes les idées, contredire toutes les lois; non pas écrire et discuter pour les classes éclairées, mais prêcher aux simples et aux ignorants; non pas seulement prêcher, mais séduire, comme de Maistre le recommande, séduire par tout ce qui capte l'imagination, sans parler à la raison; par la mise en scène, la musique, les cérémonies et tout le charlatanisme de la superstition, voilà le dévouement, l'héroïsme, la vertu! Là sont les criminels, ici les apôtres; là sont les infâmes, ici les saints. » Et ailleurs, à propos des ordres religieux : « La langue usuelle est un tribunal vivant dont les expressions proverbiales sont les verdicts; de nos jours, le nom de jésuite est une injure, le nom de carme une obscénité, le nom de capucin une puanteur, le nom d'inquisiteur une flétrissure d'infamie. »

A quelque parti, à quelque opinion que l'on appartienne, on ne peut s'empêcher de regretter de pareilles violences de langage. Ici toutefois la circonstance atténuante, c'est évidemment le passé de l'écrivain. Il est de ceux qui ont vu la liberté tour à tour encensée et trahie par les représentants officiels de l'Eglise, et, à ces souvenirs, son âme s'indigne, la colère l'emporte, et il fait retomber sur la religion, qui n'en peut mais, les fautes de ses ministres. Encore une fois, nous le comprenons, mais nous ne l'approuvons pas entièrement : l'idée perd toujours à être défendue avec emportement, et la grammaire risque de recevoir quelques atteintes.

D'ailleurs, nous avons eu la preuve, en France même et dans ces dernières années, qu'on pouvait soutenir les mêmes opinions avec une sérénité vraiment scientifique. C'est ce qu'a fait M. Boutteville dans son ouvrage sur la *Morale de l'Eglise et la morale naturelle.*

Notons tout d'abord une confusion de notre écrivain. Il attaque la morale de l'Eglise et, la trouvant fausse, contraire à la conscience et opposée à la justice, il condamne la religion en général et le christianisme en particulier. « Rien d'humain, dit-il, ne pouvait plus arrêter l'affranchissement de la race humaine: le Christ vint du ciel sur terre pour y mettre une digue; cette digue, qui n'est pas encore renversée, s'appelle la religion chrétienne. » C'est donc le christianisme qui porte la responsabilité des fautes commises par l'Eglise. Mais autre chose est le christianisme, autre chose l'Eglise. L'auteur lui-même semble l'avoir compris, puisqu'il condamne en plusieurs endroits les pratiques de l'Eglise au nom des maximes du Christ et que son dernier mot est celui-ci : catholicisme ou démocratie. Quoi qu'il en soit, il nous semble difficile que celui qui a dit : « Vous êtes tous frères, » et encore : « Les grands des nations les maîtrisent : qu'il n'en soit pas de même parmi vous; » et ailleurs : « Je te loue, ô Père, de ce que tu as révélé ces choses aux petits; » il nous semble difficile que celui qui a prononcé de telles paroles puisse être regardé comme le soutien de l'esclavage, le défenseur de l'ignorance, de la misère et des oppressions. Bien plus, tous ceux qui ont lu sérieusement les Evangiles ont vu que le trait caractéristique du Christ, c'est sa résistance aux puissants du jour et sa sympathie profonde, immense, ineffable pour les pauvres et pour les petits; d'un autre côté, Jésus fut le génie religieux par excellence; il n'y a donc pas incompatibilité entre la religion et l'amour du peuple, entre la religion et la démocratie.

Ce n'est pas tout. L'auteur nous semble manquer de justice vis-à-vis des Eglises chrétiennes en général et des Eglises protestantes en particulier. Il est certain que si le christianisme n'a pas, dès son origine, aboli l'esclavage, il l'a du moins adouci, et d'ailleurs ceux qui lui reprochent de n'avoir pas abordé de front les réformes sociales oublient que, pour les chrétiens de la primitive Eglise, le monde actuel était sur le point de finir et qu'il importait seulement de se préparer pour le royaume des cieux qui allait venir. Mais nous ne devons pas oublier que c'est un protestant, Wilberforce, qui a pris l'initiative de l'abolition de l'esclavage en Angleterre et qui a consacré sa vie à cette mission; qu'en Amérique, ce sont encore des protestants, des unitaires, les Channing, les Beecher Stowe, les Summer, les Parker qui ont demandé la fin de la traite des noirs; que c'est un protestant, Lincoln, qui a mené cette œuvre à bonne fin et qui est mort martyr de son dévouement à la cause de l'émancipation. Enfin, n'est-ce pas dans les pays protestants que les écoles sont le plus nombreuses, l'instruction le plus répandue, la liberté le plus affermie? Et, pour rentrer dans le courant de la pensée de notre écrivain, nous répéterons qu'il ne faut pas dire : catholicisme ou démocratie, mais catholicisme ou christianisme. Le tort de la première révolution a été de vouloir se passer de religion; le tort de la seconde a été de faire alliance avec le catholicisme : que la démocratie, profitant de cette double expérience, revienne enfin à la religion, mais à la religion du Christ, qui est la religion de la conscience, et elle verra que, bien loin d'être une ennemie, elle est le plus ferme auxiliaire de la liberté.

Église (HISTOIRE DE L'), par le docteur Karl Hase, professeur à l'université d'Iéna, traduite par A. Flobert (1860, 2 vol. in-8°). Cet ouvrage a été écrit pour servir de manuel aux étudiants qui suivaient le cours de M Hase, suivant la méthode adoptée dans les universités allemandes; mais le succès du livre, qui est rapidement arrivé à sa huitième édition, a montré l'estime qu'en faisait tout le public. D'après sa destination primitive, il ne faut pas s'attendre à rencontrer dans cette histoire de longs développements; il semble même que l'auteur soit condamné à la sécheresse résultant d'une extrême concision, car comment raconter, dans un si court espace, les événements qui se sont accomplis, les idées qui ont surgi, les querelles qui sont nées dans l'Eglise chrétienne? M. Hase a tourné d'une manière heureuse cet écueil. Il a rejeté de son cadre une foule de choses insignifiantes, « telles, par exemple, que les noms de tous les conciles qui n'ont rien décidé, de tous les papes qui n'ont rien fait, des écrivains qui n'ont rien écrit, de toute cette multitude de personnages dont on ne peut rappeler que la date de la naissance et de la mort, et auxquels on consacre parfois des pages entières remplies uniquement de croix qui les font ressembler à des cimetières. » (Préface de la première édition.) Tout autre est la méthode du professeur d'Iéna. Il incarne une époque dans ses représentants les plus distingués, et c'est ce qui donne à son œuvre le mouvement, la couleur et la vie; mais il ne sacrifie jamais à ces qualités, si précieuses qu'elles soient, le caractère essentiel de l'historien : l'impartialité. « J'ai toujours dit la pleine vérité, autant qu'elle m'était connue, écrit M. Hase. Il est vrai que ceux qui ne jugent chaque époque que d'après l'étroite mesure de leurs lumières actuelles, de leur piété bornée, de leurs idées préconçues et de leurs préjugés, qui appellent Catherine de Sienne une idiote, Jules II un nouveau monstre, qui disent du cardinal Hildebrand que « le coquin jouait même le thaumaturge, » ou qui, dans un autre sens, racontent que la parole de la croix a été mise hors d'usage par l'Eglise, pourront trouver des deux côtés matière à scandale dans mon livre; mais les esprits sensés ne méconnaîtront pas l'unité d'opinion, malgré la diversité apparente des appréciations, ils comprendront sans peine que ce qui, dans la bouche de Grégoire VII, doit être à nos yeux une grande parole, en rapport avec l'esprit de son temps, puisse, dans celle de Grégoire XVI, nous paraître une vaine lamentation d'un vieillard décrépit. » Et cette justice, le protestant ne la rend pas seulement au catholicisme, mais, ce qui est plus difficile et plus rare, le chrétien la conserve vis-à-vis des livres. Qu'on lise, pour s'en convaincre, la page qu'il a consacrée à cet empereur philosophe que l'Eglise a flétri du nom d'Apostat. Du reste, les écrivains catholiques eux-mêmes ont reconnu l'équité du livre de M. Hase.

On ne s'attend pas à ce que nous donnions ici l'analyse de l'*Histoire de l'Eglise;* nous nous contenterons d'indiquer les divisions et le plan de l'ouvrage. M. Hase divise l'histoire de l'Eglise en trois époques et chacune de ces époques en deux périodes : I. Histoire ancienne de l'Eglise jusqu'à l'érection de l'empire romain : civilisation gréco-romaine prédominante, tombant peu à peu en décadence et se perdant dans la nationalité germanique. Première période jusqu'au triomphe de l'Eglise sous Constantin (312); fondation de l'Eglise et établissement du catholicisme. Deuxième période : l'Eglise formule sa foi et conjure le débordement de la barbarie. II. Histoire du moyen âge jusqu'à la Réformation (1517). Domination du catholicisme romano-germanique. La troisième période s'étend jusqu'à l'apogée de la souveraineté absolue des papes sous Innocent III (1216); c'est le triomphe de la papauté sur toutes les oppositions. La quatrième période marque la décadence progressive du catholicisme et indique l'imminence d'une réformation. III. Histoire moderne jusqu'au temps présent : c'est la lutte du protestantisme et du catholicisme. La cinquième période, qui s'étend jusqu'à la paix de Westphalie, montre le triomphe partiel du protestantisme et l'affermissement du catholicisme. La sixième période a pour caractère essentiel la lutte de la tradition ecclésiastique et de l'indépendance religieuse. Dans chacune de ces périodes, l'auteur expose successivement la propagation du christianisme, la constitution de l'Eglise, le développement de l'esprit chrétien dans la doctrine et dans la science, enfin la vie chrétienne et le culte.

Avec beaucoup de raison, selon nous, M. Hase a fait rentrer la vie de Jésus dans l'histoire de l'Eglise. Ce n'est qu'à la condition de savoir ce que Jésus a fait et ce qu'il a voulu, que l'on peut se rendre compte de la fidélité de l'Eglise à l'esprit de son fondateur. Mais si l'historien a sagement agi en prenant le christianisme à sa première origine, peut-être trouvera-t-on que la manière dont cette partie de son œuvre a été traitée laisse quelque chose à désirer. Dans un paragraphe, qu'il intitule *Nouvelle vie*, M. Hase écrit : « La résurrection de Jésus le troisième jour est garantie par le témoignage, unanime dans le fait principal, de toute l'Eglise apostolique; témoignage pleinement suffisant, malgré toute la diversité qu'on rencontre dans le récit des circonstances accessoires. » Il ne faudrait pas conclure de ces lignes que le récit tout entier de M. Hase est dominé par la croyance au surnaturel; bien au contraire, la recherche savante et l'exposition loyale des diverses causes qui ont influé sur les destinées de l'Eglise chrétienne montrent bien que l'historien exclut toute interversion violente et arbitraire des lois naturelles qui régissent la nature et les évolutions de l'humanité. Mais il n'a pas su se préserver ici de l'inconséquence qui a été souvent reprochée, et de divers côtés, aux protestants, d'admettre le surnaturel dans la vie de Jésus et de l'exclure en dehors de ce cercle. Le catholicisme, en cette circonstance, a du moins le mérite de la logique. En vain dira-t-on que l'historien doit s'en rapporter aux témoignages et les accepter lorsqu'ils sont de bonne foi et en assez grand nombre; il faut convenir cependant que les lois de la nature sont un témoignage dont il faut aussi tenir compte : l'attestation de quelques personnes doit être démentie, quand il s'agit de miracles, par notre expérience journalière et par celle de l'immense majorité des hommes. Diderot disait, dans ses *Lettres philosophiques*, à propos de la légende de Romulus : « Qu'y a-t-il de plus extraordinaire qu'un homme soit enlevé au ciel ou que toute une ville se trompe? » Le mot n'a rien perdu de son actualité ni de sa portée.

Ces remarques critiques ne doivent pas, du reste, nous empêcher de reconnaître les qualités réelles de l'*Histoire de l'Eglise* de M. Hase. Par la clarté des divisions, la science, l'exactitude, la profondeur philosophique et l'impartialité, ce livre se recommande sérieusement à tous ceux qu'intéressent les études religieuses et historiques.

Église (PRÉCIS DE L'HISTOIRE DE L'), par Clemens; traduit de l'allemand (1 vol. in-8°). « Le mot et la notion d'Eglise, dit l'auteur, s'appliquent exclusivement à la société chrétienne; aussi cette dernière qualification n'est-elle pas nécessaire pour la désigner avec exactitude. » C'est la justification de son titre.

Notre auteur divise l'histoire de l'Eglise en quatre grandes périodes. Depuis Jésus-Christ jusqu'à Constantin, c'est le printemps de la vie chrétienne. Les fidèles, opprimés, persécutés, tout au plus tolérés, se distinguent par la puissance de leur foi et la pureté de leurs mœurs, la communauté dirige l'Eglise; mais peu à peu des éléments aristocratiques se glissent dans sa constitution, et l'on voit naître l'autorité des évêques. Le culte est remarquable par son élévation et sa simplicité. La seconde période s'étend de Constantin à Charlemagne (de 306 à 814). Le christianisme, devenu religion d'Etat, s'altère, et l'Eglise semble s'occuper avant tout de l'uniformité du dogme. La civilisation germanique et chrétienne l'emporte sur la civilisation gréco-romaine; la constitution aristocratique de l'Eglise s'accentue davantage, le niveau intellectuel du clergé s'abaisse par l'invasion

des barbares, et une partie des provinces de l'Orient sont acquises au mahométisme. La troisième période comprend l'intervalle qui s'écoule de la mort de Charlemagne à la Réformation. L'Eglise devient une puissance. La papauté se constitue et domine le monde. « La doctrine et l'adoration de Dieu en esprit sont étouffées par le culte extérieur; mais, à côté de toute cette grossièreté qui apparaît aux regards, *un trait plus profondément religieux* pénètre dans la vie des peuples : le sentiment de la dépendance forme le point de vue principal. » Le monachisme, la chevalerie, la féodalité, les croisades, le schisme d'Orient remplissent cette période. Enfin la quatrième période va de la Réformation jusqu'à nos jours. « La lutte de l'esprit et de la lettre, de la liberté de la foi et de l'autorité de l'Eglise, occupent tout cet espace de temps, sans qu'on soit arrivé encore à une solution. »

Moins étendu, moins savant que l'ouvrage du docteur Karl Hase, celui de Clemens est aussi conçu à un point de vue plus supranaturaliste; parfois cette histoire tourne au livre d'édification; ses appréciations sentent trop souvent l'homme d'Église. En un mot, notre historien appartient à l'orthodoxie, mais à cette orthodoxie modérée qui se rencontre surtout en Allemagne. Ainsi, à propos des miracles, il écrit : « Des miracles sont opérés par Jésus et en sa présence, afin qu'il soit reconnu le Messie, le Christ, l'Oint, en qui les prédictions des prophètes ont été accomplies... » Mais il ajoute aussitôt : « Cependant Jésus lui-même blâme le désir des miracles chez ses contemporains, et place l'essentiel dans la divinité de sa doctrine. Avertissement pour nous de pénétrer de l'extérieur dans le contenu et dans l'esprit de ses enseignements. » C'est toujours, comme on voit, la même inconséquence, la même contradiction. Néanmoins, malgré cette tendance et certains jugements hasardés, le *Précis de l'histoire de l'Eglise* peut encore être de quelque utilité par les nombreux renseignements qu'il renferme. Il n'est certes pas éloquent; mais, comme manuel, il a l'avantage d'être d'une lecture facile.

Église et la société chrétienne en 1861 (L'), par M. Guizot. Cet ouvrage est un traité complet de la question romaine au point de vue de l'auteur, et un commentaire de ces paroles qu'il avait prononcées dans une réunion protestante : « Une perturbation déplorable atteint et afflige une portion considérable de la grande et générale Eglise chrétienne. Je dis une perturbation déplorable, et c'est mon propre sentiment que j'expose et que j'ai à cœur d'exprimer. Quelles que soient entre nous les dissidences, les séparations même, nous sommes tous chrétiens et frères de tous les chrétiens. La sécurité, la liberté, la dignité de toutes les Eglises chrétiennes importent au christianisme tout entier. C'est le christianisme tout entier qui a à souffrir quand de grandes Eglises chrétiennes souffrent; c'est à l'édifice chrétien tout entier que s'adressent les coups qui frappent de nos jours telle ou telle des grandes constructions qui le composent. Dans de telles épreuves, nous devons à toute la grande Eglise chrétienne notre sympathie. » C'est chose assez singulière, il faut l'avouer, de voir ce fils de Luther prêcher la croisade en faveur du pape, Genève venir au secours de Rome, M. Guizot se mettre à la tête d'une ligue défensive et offensive de toutes les communions chrétiennes contre le progrès de l'esprit moderne. Pour être un cri d'alarme, un coup de tocsin, le livre de M. Guizot n'en conserve pas moins tout le caractère de dignité calme et de sérénité pompeuse habituel à l'auteur. « S'il y a, dit-il, dans mes paroles, de la vérité et une vérité qui vienne à propos, plus elle se montrera seule, sereine, étrangère à tout débat personnel, plus elle aura de chances de se faire accueillir. » Cette vérité se rencontre-t-elle? C'est ce que nous ne pensons pas. L'auteur traite successivement deux questions : la question religieuse et la question politique. La première domine l'autre, la prime, la comprime. Selon M. Guizot, un grand danger menace l'Eglise chrétienne : c'est le rationalisme, qui ne peut s'introduire dans le christianisme qu'en le dépouillant de tout caractère religieux; aussi croit-il qu'il faut laisser à la religion chrétienne des formules dogmatiques et des légendes merveilleuses dans une certaine mesure. Il s'efforce donc de sceller l'alliance entre l'Eglise chrétienne et la liberté religieuse, tout en faisant ce singulier aveu : « Je sais, et je le reconnais à regret, que la liberté religieuse, cette conquête, ce trésor de la civilisation moderne, n'y a pas été introduite et fondée par des croyants chrétiens. Ce n'est point par sa propre vertu et son propre effort que l'Eglise chrétienne est arrivée à la liberté; c'est l'esprit humain qui, en s'élevant et en s'affranchissant, a affranchi la conscience humaine; c'est la société laïque qui, en cherchant pour elle-même la justice et la liberté, les a données, je devrais dire imposées à la société religieuse. » C'est en se plaçant sur ce terrain que M. Guizot aurait dû montrer que la religion n'est pas inconciliable avec la raison, comme le défenseur d'un régime politique et social doit le concilier avec la liberté. Telle n'est pas sa manière de voir, et il repousse la maxime de M. de Cavour : « L'Eglise libre dans l'Etat libre. »

M. Guizot donne-t-il au moins des conclusions qui fassent avancer la question d'un pas? Hélas! non. La solution de la question politique, sociale et religieuse n'est possible, d'après lui, que par un retour vers un passé à jamais disparu, par le sacrifice des conquêtes de la Révolution. Est-ce bien l'historien de la civilisation en France qui parle ainsi? Nous ne pouvons en douter; ne l'incriminons pas cependant; contentons-nous de le renvoyer à son glorieux passé.

Église et l'esclavage (L'), par M. Armand Rivière (Paris, Ménard, 1864, 1 vol. in-8°). L'auteur de cet ouvrage a compulsé tous les documents, accumulé toutes les preuves historiques; rien n'a échappé à ses investigations, ni les chroniques écrites dans les cloîtres, ni les énormes recueils des décrétales et des conciles. Aidé de ce surcroît de matériaux, il a composé son livre, où la philosophie se mêle à l'érudition : véritable travail de bénédictin, qui sera lu et médité avec fruit par tout esprit libéral. Ce livre est précédé d'une épître dédicatoire à Mgr Maupoint, évêque de Saint-Denis (île de la Réunion), quelque peu parent de l'auteur. « Vous me plaindrez peut-être, lui écrit M. Armand Rivière, d'avoir déserté la foi naïve de mon adolescence pour embrasser avec ardeur une foi nouvelle, pour ne reconnaître que l'autorité de la raison, que la morale et la justice émanées de la conscience humaine. Moi, je me félicite, comme d'un notable progrès, d'avoir accompli, non sans douleurs et sans secousses, ce grand voyage vers ce que je considère comme la lumière de la vérité. »

De toutes les idées fausses restées en cours de circulation, la plus accréditée sans contredit est celle de l'abolition de l'esclavage par le christianisme. Depuis Chateaubriand, les néo-catholiques la colportent dans les livres et dans les chaires, avec un luxe de publicité qui fait honneur à leur imagination, mais non à leur science. A les entendre, le christianisme aurait donné au genre humain toutes les libertés; toute réforme, tout progrès émanerait de sa puissance d'initiative. Leur ardeur est si grande, si profonde est leur foi, qu'ils négligent même de séparer l'idée de sa forme extérieure; si bien que l'Eglise, à son tour, nous est prônée comme ayant brisé tous les liens de la servitude. On ne s'en douterait certes pas.

Il est impossible, après avoir lu l'ouvrage de M. Armand Rivière, de ne pas être convaincu de cette vérité : que l'Eglise, loin d'aider à l'affranchissement des esclaves, s'est toujours opposée à leur émancipation. L'idée chrétienne elle-même, prise dans son essence, ne prêche rien moins que l'égalité sous la loi du plus fort. Il est certain toutefois que le christianisme, en adoucissant les mœurs et en créant le dogme de la fraternité parmi les hommes, contribua pour son compte à rendre possible la solution de ce grand problème social; mais ce fut en quelque sorte à son insu. En effet, qui dit résignation dit soumission. M. Edgar Quinet fait remarquer avec raison que la société politique se modèle au moyen âge sur la société religieuse, que la terre est (subjectivement) l'image du ciel. Un seul maître ici-bas, comme un seul maître là-haut. Puisque Dieu donne la grâce à qui lui plaît, puisque les uns sont prédestinés au salut et les autres à la damnation, sans avoir rien fait pour mériter cette distinction arbitraire, pourquoi ne naîtrait-on pas aussi serf ou seigneur, riche ou pauvre, grand ou petit, sans avoir l'espérance de jamais sortir de la caste où la volonté divine nous aura placés? « Si l'on te frappe sur une joue, tends l'autre, » dit l'Evangile. (V. le *Christianisme et la Révolution française*, par M. Edgar Quinet, 4e leçon, Etude sur saint Augustin.)

Peut-être, d'ailleurs, ne serait-il pas sans intérêt d'examiner, une fois pour toutes quelle est la distance qui sépare l'Eglise du christianisme. Selon M. Armand Rivière, le christianisme représente l'idée éclose et élaborée dans le vaste cerveau de l'humanité, qui commence à fermenter et à germer dans le monde vers l'époque de l'apparition du Christ, pour s'affirmer ensuite au XIe siècle et se formuler plus nettement à la Révolution de 1789; il représente les évolutions et les révélations de la raison humaine, soit dans la philosophie antique, soit dans l'idée messianique; « c'est le travail et l'œuvre de l'homme; c'est le développement, à travers les siècles, de la pensée, de la raison, de la perfectibilité humaine. » Tout différent est le travail de l'Eglise, catholique ou autre, avec son cortége de dogmes et de mystères, avec sa hiérarchie sacerdotale. Qui oserait dire cependant qu'elle n'a pas eu sa raison d'être dans l'enfance de l'humanité? M. Armand Rivière pose la question sans la résoudre; mais il s'empresse de reconnaître, preuves en main, que l'Eglise, loin de hâter les progrès dont nous sommes en possession, les a tous combattus et anathématisés. A ces divers titres, son livre, le plus important qui ait été publié sur la matière, mérite de fixer l'attention de l'historien et du philosophe.

Église et la Révolution française (L'), *Histoire des relations de l'Eglise et de l'Etat*, de 1789 *à* 1802, par Ed. de Pressensé (Paris, 1867, chez Meyrueis, 1 vol. in-8°, 2e édit.). L'auteur commence par examiner quelle était la situation de l'Eglise avant la Révolution. « A cette époque, dit-il, elle jouissait de tous les genres de privilèges à la fois. Le pays lui était entièrement livré. Elle n'avait plus à redouter de culte rival depuis qu'elle avait obtenu la proscription des adhérents de la Réforme. Elle seule possédait les édifices religieux pour célébrer le service divin, tandis que les retraites les plus cachées ne pouvaient protéger les protestants dans l'exercice de leur culte. Ils n'avaient pas seulement perdu le droit de professer leurs croyances, ils avaient perdu le droit d'exister. Quant aux juifs, ils n'étaient pas tolérés. Ils payaient un impôt particulier et étaient soumis à des règlements de police très-durs; ils étaient, comme les protestants, exclus des fonctions publiques. L'Eglise catholique était donc maîtresse absolue du royaume au point de vue religieux; l'état civil était entre ses mains par les mariages et les baptêmes; sa voix s'élevait seule d'une frontière à l'autre; il fallait prendre le détour de la Hollande pour publier un livre qui l'attaquât ou qui seulement pût lui déplaire. L'instruction de la jeunesse lui était presque entièrement confiée et nul enseignement ne se donnait en dehors de son contrôle. Ainsi la pensée, l'âme de tous les citoyens étaient officiellement sous sa dépendance. »

Indépendamment de cette puissance morale, le clergé disposait d'immenses richesses qui le rendaient propriétaire d'une partie considérable du sol. Il les tenait de la piété des fidèles, souvent aussi des terreurs et des repentirs tardifs du lit de mort. Les rois de France avaient largement disposé de leur domaine en sa faveur, et, s'il fallait évaluer le nombre de leurs péchés par celui de leurs donations, la liste de leurs méfaits serait effayante. Voici quel était le revenu du clergé du royaume d'après une appréciation qui n'a rien d'exagéré. Il avait à sa tête 11 archevêques et 116 évêques, dont le revenu en bloc s'élevait à 8,400,000 livres. Celui des grands vicaires et des chanoines atteignait le chiffre de 13,400,000 livres. Ajoutez-y le revenu de 715 abbayes, ainsi nommées parce que les titulaires pouvaient se faire remplacer dans leur charge effective, soit 9 millions; celui de 703 prieurés, soit 1,400,000 livres; 11 chapitres de chanoines nobles et 520 collèges de petits chapitres, soit 7 millions. Et nous ne parlons pas des ordres de religieux et de religieuses, des dîmes prélevées sur les récoltes des particuliers, du casuel, qui portent assurément le revenu du clergé à 200 millions par an. Notez que les biens d'Eglise étaient, de droit, exempts d'impôts.

La Révolution vint amoindrir grandement cette situation. D'abord elle proclama la liberté des cultes, et les non-catholiques virent reconnaître leurs droits. Cette mesure de justice fut accueillie avec colère par un grand nombre de catholiques. A Nîmes, à Uzès, à Montauban, il y eut des révoltes. A Nîmes, la fureur du parti catholique ne connut plus de bornes, quand il apprit, au mois d'avril, la nomination de Rabaut Saint-Etienne à la présidence de l'Assemblée nationale.

Ainsi diminuée dans sa prépondérance exclusive, l'Eglise le fut encore dans ses possessions. Le 2 novembre 1789 fut votée l'aliénation générale des biens du clergé. M. de Pressensé reconnaît que cette mesure était nécessaire; il la déclare légitime, et cependant, à divers endroits de son livre, il s'emporte contre la Révolution à l'occasion de ce fait. Que pouvait donc faire la Révolution à l'égard de l'Eglise? Elle avait enlevé au clergé ses possessions; elle lui devait moralement une compensation. Devait-elle lui constituer un capital et le laisser libre ensuite de vivre à sa guise? Mais cette pratique aurait eu pour conséquence de conserver à tout jamais la supériorité matérielle du catholicisme dans un pays où les protestants et les juifs n'auraient pas reçu de dédommagements semblables à ceux qu'on accordait à l'Eglise catholique. Devait-elle dépouiller brutalement le catholicisme et le faire passer du jour au lendemain de la richesse au dénûment? Mais, en dehors des considérations politiques qui rendaient une telle mesure impraticable, il y avait des raisons d'honneur qui devaient la faire repousser. Les hommes qui, avant la Révolution, s'étaient engagés dans la vie religieuse, s'y étaient engagés sous l'empire des lois qui les protégeaient et les garantissaient. La société ne pouvait pas ainsi, tout à coup, leur faire banqueroute; elle leur devait quelque chose. Peut-être le plus sage aurait-il été de sauvegarder les intérêts de ceux qui étaient déjà entrés en religion, mais sans prendre aucun engagement vis-à-vis de ceux qui voudraient y entrer. Il fallait s'en tenir aux expédients; on aima mieux faire une loi ayant un caractère absolu et définitif, et on eut ce qu'on appela la Constitution civile du clergé. Si la Révolution, en cette circonstance, pécha par quelque excès, ce fut par excès d'humanité et de libéralisme. Il est injuste et contradictoire de venir l'accuser de despotisme et de déclamer contre elle. Dans son beau livre sur *Napoléon Ier et son historien, M. Thiers*, M. Jules Barni a relevé avec autorité l'injustice dans laquelle est tombé M. de Pressensé.

On sait comment furent établis plus tard le culte de l'Etre suprême, celui de la Nature et de la Raison; comment le catholicisme se reconstitua peu à peu sous le Directoire, et comment enfin Bonaparte le rétablit dans ses privilèges par le Concordat. Cette restauration a inspiré à M. J. de Pressensé les meilleures pages de son livre. « Le 18 avril 1802, jour de Pâques, le Concordat fut publié et l'on chanta en grande pompe, à Notre-Dame, un *Te Deum* solennel pour célébrer la paix générale et le rétablissement des cultes. Une foule immense remplissait les rues. Les acclamations qui s'adressaient au grand consul, comme on l'appelait, s'expliquaient suffisamment par sa gloire et son génie, comme par les services qu'il avait rendus, sans qu'on eût le droit d'y voir une adhésion au Concordat. De longues files de voitures, où s'entassaient les belles dames du monde officiel, suivaient le carrosse du premier consul et du légat. La cérémonie à l'église fut froide et convenable, sauf l'attitude railleuse de quelques généraux, car ce spectacle singulier amusait ceux qu'il n'attristait pas. Après tout, c'était une solennelle comédie qui se jouait sous ces voûtes, puisque la foi manquait complétement dans cette fête de la religion. Quant au premier consul, il était, d'après le témoignage de son historien, calme, grave, dans l'attitude d'un chef d'empire, qui fait un grand acte de volonté et qui commande de son regard la soumission à tout le monde, ce qui signifie sans doute qu'il était là sans croire au culte qu'il restaurait, par condescendance et par politique, et comme un homme qui faisait beaucoup d'honneur à Dieu en le visitant dans son temple... Au retour de Notre-Dame, après le dîner d'apparat qui célébrait la paix des consciences, le premier consul, qui était fort satisfait de la réussite d'une si épineuse affaire, disait à quelques-uns de ses généraux : « N'est-il pas vrai qu'aujourd'hui tout parais- » sait rétabli dans l'ancien ordre? — Oui, » répondit l'un d'eux, excepté deux millions » de Français qui sont morts pour la liberté » et qu'on ne peut faire revivre. » M. Mignet, dans son *Histoire de la Révolution française*, donne une autre version du mot du général Delmas : « C'est une belle capucinade, aurait-il répondu; il n'y manque qu'un million d'hommes qui ont été tués pour détruire ce que vous rétablissez. »

M. de Pressensé est un ardent partisan de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Pasteur d'une Eglise *libre*, il demande, comme Vinet et Samuel Vincent, la suppression du budget des cultes dans l'intérêt de la religion autant que de l'Etat. Ce souffle libéral fait de son ouvrage une lecture attachante et pleine d'intérêt, malgré quelques longueurs et une certaine tendance à la déclamation.

Église de Russie (L'), par L. Boissard (Paris, 1867, 2 vol. in-8°). Voici un ouvrage vraiment utile et qui manquait à la littérature théologique française. La Russie n'est pas mêlée depuis bien longtemps au grand mouvement européen; il n'est pas étonnant que l'histoire de son Eglise nous soit peu familière. Par sa civilisation et sa situation, la Russie était fort éloignée de nous; la séparation de son Eglise l'en éloignait encore davantage. Après le schisme, on ne parlait plus guère de cet Orient, qui avait pourtant été un des principaux foyers du christianisme; il semblait que cette lumière éclatante eût disparu sans retour. Plus de savants, plus de docteurs, plus de théologiens : ils n'avaient point trouvé de successeurs. Plus d'Eglise; elle s'était éteinte dans le silence et dans la nuit.

Eh bien! toutes ces pensées étaient des illusions. M. Boissard a profité d'un séjour en Russie pour étudier sur place et dans ses auteurs les plus éminents cette Eglise ignorée, et il nous donne dans ses deux volumes le résultat de ses recherches. Loin d'avoir été condamnée à l'isolement et à l'impuissance par sa rupture avec l'Occident, l'Eglise orientale en a retiré de précieux avantages. « Le grand schisme l'a préservée du despotisme spirituel et des innovations dogmatiques ou disciplinaires auxquelles sa rivale n'est restée rien moins qu'étrangère; des altérations de la doctrine et des déviations de la morale, qui ont infligé à l'Eglise romaine la féconde protestation du XVIe siècle; du célibat des prêtres, qui fait sans doute du clergé une armée militante au service de la papauté, mais qui constitue fatalement un écueil permanent et dangereux pour la pureté de la vie et des mœurs; du commerce sacrilége des indulgences, qui oblitère la conscience humaine; des horreurs de l'inquisition, cette odieuse infraction au droit imprescriptible de la liberté religieuse; enfin du discrédit qui pèse aujourd'hui sur une arme jadis redoutée et dont Rome hésite à se servir, le pouvoir de l'excommunication. » La communion orientale pose avant tout et partout la souveraine autorité des livres saints. Elle en favorise, elle en provoque la lecture par les fidèles. La littérature ecclésiastique est assez riche; l'éloquence de la chaire est cultivée avec succès. Le métropolitain de Moscou, Platov, qui vivait dans la dernière moitié du siècle dernier, mérite d'être rangé parmi les grands prédicateurs.

Cependant l'Eglise russe a bien aussi ses faiblesses. En premier lieu, ce qui la distingue, c'est son formalisme. On lit bien les livres saints, mais sans intelligence. Le culte des saints, le culte des images y sont en faveur. D'autre part, si elle ne s'est pas souillée des horreurs de l'inquisition, elle n'en a pas moins eu ses accès d'intolérance. Chez elle aussi éclatèrent des dissidences et surgirent des sectes nouvelles. Les motifs qui leur donnèrent naissance ne témoignent pas d'une haute culture ni d'un grand spiritualisme; mais, en définitive, plus d'un schisme s'est accompli pour des raisons qui ne valaient pas mieux. Il s'agissait d'une simple qualification du Saint-Esprit, de la double ou triple répétition du mot *alleluia*, de la direction que devaient suivre les processions dans la consécration des temples, du signe et de la forme de la croix, de la manière d'écrire et de prononcer le nom de Jésus. Pour ces inepties, le sang humain coula. « Le supplice du feu, les arrêts de mort, la peine du fouet, l'internement dans les monastères, la détention, l'exil, la confiscation des biens, le double impôt, toutes ces mesures de rigueur aigrirent les sectaires et en multiplièrent le nombre. Les persécutions religieuses ont fait des martyrs, mais elles n'ont jamais opéré la réconciliation des partis. Le sang coule, mais il féconde le terrain de la lutte. »

On voit ici le pouvoir civil intervenir contre les hérétiques. M. Boissard prétend néanmoins que c'est une erreur d'attribuer à l'empereur de Russie une papauté césarienne. L'Eglise s'administre par le saint synode, qui n'est pas même présidé par l'empereur. Cependant le czar rend des édits touchant les monastères et les mœurs du clergé, et il paraît difficile d'admettre que ce soient là des attributions du pouvoir civil. Quoi qu'il en soit, le livre de M. Boissard servira de guide précieux à tous ceux qui voudront connaître l'Eglise russe. Dogmatique, morale, discipline, vie chrétienne, science, littérature, organisation, tout est examiné avec soin et raconté en détail. Des citations nombreuses font connaître les auteurs les plus estimés. Le style est clair, sans éclat comme sans prétention. L'auteur ne vise pas à l'originalité; c'est un chroniqueur plutôt qu'un historien. L'élément critique fait même complétement défaut; il est rare que M. Boissard hasarde une appréciation et, quand il le fait, ce n'est qu'avec une extrême réserve.

Église romaine et le premier Empire (L'), par le comte d'Haussonville (Paris, Michel Lévy, 1870, 5 vol. in-8°). L'ouvrage de M. d'Haussonville commence à l'élection de Pie VII et au 18 brumaire pour se terminer à l'abdication de Fontainebleau et au départ du pape, qui en est la conséquence; il contient l'histoire de toutes les relations qui ont existé entre l'empereur et le pape, soit à propos des intérêts spirituels, soit à propos des biens de l'Eglise. Rien d'intéressant comme ce récit d'événements contemporains, jusqu'à ce jour si peu connus. On voit les exigences et le despotisme de Napoléon croissant avec sa puissance, et sa violence redoublant à mesure qu'il rencontre des résistances. Le Concordat et ses difficiles négociations; l'enlèvement du pape et sa captivité à Savone; l'affaire du divorce de Napoléon et enfin les conférences du pape et de l'empereur à Fontainebleau : tels sont les points principaux qui sont traités dans l'ouvrage de M. d'Haussonville. Mieux que tous les commentaires et toutes les réflexions du monde, ce récit montre à quel degré de folie et de despotisme le pouvoir personnel atteint lorsqu'il est livré à lui-même et privé de tout contre-poids. Si la campagne de Russie avait eu une issue heureuse, les persécutions et les violences eussent pris un nouvel essor; on aurait vu renaître le Louis XIV des dragonnades, le Henri VIII des discussions théologiques. Cette partie de l'ouvrage est très-bien traitée, très-fidèlement écrite d'après des documents originaux et dont l'authenticité n'est pas contestable. Celle qui regarde le pape et la cour romaine est moins complète, et l'on pourrait accuser M. d'Haussonville d'avoir montré trop de partialité à cet égard. Si le récit de ces actes violents et injustifiables ne fait pas naître dans notre âme toute l'indignation qu'ils devraient y soulever, c'est que ceux qui en sont les victimes sont loin de mériter toute notre sympathie. Les mauvaises dispositions de la cour de Rome pour la France, son attachement à l'Autriche, sa sourde et perpétuelle conspiration contre nos intérêts, sont des faits indiscutables que M. d'Haussonville a oublié de mentionner et dont il s'est bien gardé de tenir compte. Il nous montre un pontife souffrant pour défendre les intérêts de sa foi et pour obéir à la voix de sa conscience; s'il n'y avait que cela, Pie VII serait un vrai martyr et l'on ne saurait avoir trop d'admiration pour cette lutte de la pensée contre la force brutale. Malheureusement cette résistance a bien souvent sa raison d'être dans des motifs purement humains; le pouvoir temporel et cette arrogante domination que Rome a toujours voulu s'attribuer dans les affaires européennes n'ont rien à voir avec le dogme ni avec la foi, et c'est surtout à ces causes qu'il faut demander le secret des résistances de Pie VII. On peut le dire, le souverain pontife fit tout ce qui dépendait de lui pour compromettre la religion dans l'affaire du Concordat et surtout dans celle du divorce. La cour romaine avait maintes fois dénoué le lien conjugal dans des circonstances semblables; si elle ne le voulut pas, ce fut mauvaise volonté de sa part et non scrupule de conscience. Aussi est-on mal venu à crier au martyre dans cette lutte entre la ruse et la force; le plus grand tort est du côté de la violence qui abuse de ses avantages, mais cette fois, jusque dans ses excès, elle a des circonstances atténuantes. Le tort de M. d'Haussonville a été de ne pas tenir la balance exacte entre les deux adversaires, ce qui relègue son livre au rang des œuvres de parti et lui enlève toute valeur historique, malgré les précieux documents qu'il contient. M. d'Haussonville a adopté la méthode narrative qui a produit de si beaux résultats depuis Augustin Thierry, M. de Barante et M. Thiers. « La vérité détaillée, familière, animée et vivante, dit-il, la vérité non-seulement sur les grandes choses, mais sur les moyennes aussi et sur les petites, la vérité sur les personnes, non-seulement sur l'ensemble de leurs actes et de leurs caractères, mais sur leurs procédés et leurs allures, n'est-ce point là ce que les esprits réfléchis doivent surtout rechercher dans l'étude des temps passés? Si la vie des peuples n'est, comme celle des individus, qu'un long enseignement, à quelle école, nous autres simples mortels, pourrons-nous apprendre mieux à nous défier des faciles entraînements et des piéges de toute espèce tendus à notre crédulité, sinon à celle de ces bienfaisants révélateurs qui nous apprennent sans déguisement, sans emphase, comment se sont réellement traitées entre les plus grands personnages les plus grandes affaires de ce bas monde? Il y a, dit quelque part un éminent critique, il y a une sorte d'histoire qui se fonde sur les pièces mêmes et les instruments d'Etat, les papiers diplomatiques, les correspondances des ambassadeurs... Puis il y a une histoire d'une tout autre physionomie, l'histoire morale écrite par des acteurs et des témoins. — A mon sens, cette dernière est la meilleure, je veux dire au moins la plus instructive, la plus profitable, la seule qui serve à dessiller les yeux, à ouvrir les intelligences, à combattre les plus funestes engouements, à éviter les désagréables mystifications. Ce qui nous importe, c'est de connaître les gens *par la levée du rideau qui les couvre*, suivant l'heureuse expression de Saint-Simon. Nous devons nous instruire pour ne pas être des hébétés, des stupides, des dupes continuelles... Et la grande étude est de ne s'y pas méprendre au milieu d'un monde la plupart du temps si soigneusement masqué. On a encore porté des masques depuis Saint-Simon, et de nos jours la mode n'en est peut-être pas entièrement passée. Faisons donc bon accueil à ceux qui nous aident à découvrir les vrais visages. Nous touchons d'ailleurs, si je ne me trompe, au moment où la grande épopée du Consulat et de l'Empire vient se placer naturellement et comme d'elle-même à son véritable point de vue; cette histoire n'est pas à refaire, elle a été écrite en traits ineffaçables. Peut-être pourrait-on seulement la compléter en la considérant sous un autre jour et par de nouveaux aspects. Il s'agirait d'abandonner ce qu'on appelle la grande méthode, celle qui consiste à s'attacher aux effets d'ensemble. On se prendrait de préférence aux détails caractéristiques et, pénétrant jusqu'à l'arrière-scène, derrière toutes les décorations extérieures, on introduirait le lecteur jusque dans l'intérieur des coulisses. »

Tel est le programme intéressant qu'a suivi M. d'Haussonville. Peut-être y a-t-il une légère dose d'illusion à croire que l'histoire consiste surtout dans le détail et l'étude des mœurs et des actes quotidiens de ceux qui mènent les événements. Cette histoire-là, c'est-à-dire celle qu'il veut faire, touche d'un côté au roman et de l'autre au pamphlet. Dans tous les cas, elle a droit à une place importante dans les grands travaux accomplis par notre âge dans les champs du passé; cela éclaire l'avenir. « Certes, ce n'est point dans le passé qu'il faut aller chercher la clef de l'avenir, dit encore M. d'Haussonville. Les événements se succèdent d'après certaines règles plutôt qu'ils ne se reproduisent. Lorsqu'on serait le plus tenté de les trouver à peu près pareils, on découvre encore entre eux beaucoup plus de diversité que de ressemblance. Il serait puéril cependant de dédaigner les utiles leçons qui résultent du rapprochement des faits. »

Entendez bien ceci : M. d'Haussonville entreprend d'écrire l'*Histoire de l'Eglise romaine et du premier Empire* aussitôt après la guerre d'Italie de 1859. La guerre de 1859 a été entreprise en vue de mettre à exécution les véritables desseins du second Empire à propos de l'Eglise romaine. On ne frappe l'Autriche qu'en qualité de protectrice du saint-siége et des idées catholiques. On s'est arrêté à moitié chemin contre l'Eglise romaine, ce qui n'est pas un acte de condescendance, mais de prudence : on voulait laisser désormais à la force des choses le soin d'achever la besogne commencée, sans paraître trop responsable de ce qui arriverait. Du reste, depuis l'établissement du second Empire, on avait affecté d'être favorable aux intérêts du catholicisme. Eh bien! démontre M. d'Haussonville, le premier Empire avait agi tout à fait de la même manière. A son début, il avait relevé les autels, rendu à l'Eglise romaine une partie de ses privilèges et de son influence dans l'Etat. Il comprenait la puissance des idées religieuses; mais il n'entendait les réorganiser et leur donner une existence politique qu'afin de les exploiter à son profit. Dès qu'il vit qu'on résistait, il déploya des efforts inouïs à vaincre cette résistance et, n'y étant pas parvenu, il déclara ouvertement la guerre à ceux qu'il avait restaurés. Il fut sinon vaincu dans cette guerre, du moins tenu en échec jusqu'à ce que d'autres causes s'unissent à celle-là. Il fut détruit par leur force commune. Vous voyez d'ici ce qu'on promet au second Empire : vous avez agi comme votre père et vous continuez de suivre sa ligne de conduite, vous finirez comme lui. L'Eglise est patiente; elle se laisse frapper sans murmurer. Sa résistance est surtout de l'inertie; mais soyez tranquille, au moment décisif, elle vous montrera ce que vaut sa haine et combien on est mal loti quand on est tombé dans la main du Seigneur : *In manu Domini*. Ce raisonnement ne manque pas de franchise. M. d'Haussonville, afin qu'on n'ignore pas à quelles préoccupations il obéit en écrivant l'*Histoire de l'Eglise romaine et du premier Empire*, prévoit le cas d'une vacance du saint-siége et juge de ce qui arriverait alors par ce qui est arrivé à Venise lors de l'élection de Pie VII. Les circonstances ne sont-elles pas les mêmes? Il y avait des troupes autrichiennes à Venise, aujourd'hui il y a des troupes françaises à Rome. « Qu'arriverait-il? Loin de moi de comparer la position actuelle du sacré collége vis-à-vis de l'empereur Napoléon III et du roi Victor-Emmanuel à celle des cardinaux qui s'étaient rassemblés dans les Etats vénitiens sous la protection du chef de l'empire d'Allemagne! On aperçoit d'abord les différences; elles sautent aux yeux. Cependant, à parler de bonne foi, je ne conseillerais pas au gouvernement français, dont les soldats monteraient la garde aux portes du Quirinal, non plus qu'au gouvernement italien, dont les sentinelles, en toute hypothèse, n'en seraient pas bien loin placées, de perdre entièrement le souvenir de ce qui s'est passé à Venise, en 1800, dans le monastère de Saint-Georges. Reportant mes regards en France et sur nos propres affaires, je suis à mille lieues de m'imaginer que le Concordat ait fait son temps, quoiqu'à vrai dire il soit un peu usé à la suite de tant de frottements survenus entre l'Eglise et l'Etat. Je ne crois pas davantage qu'on soit à la veille d'y retoucher, encore moins en disposition de s'en affranchir, tant à Rome qu'à Paris. Toute la poussière soulevée présentement autour de ces questions n'empêche pas les yeux clairvoyants de discerner les dispositions véritables du gouvernement français et du clergé catholique. Leurs dissentiments sont, nous le croyons, beaucoup plus apparents que réels et beaucoup plus bruyants que sérieux. Il en existait bien d'autres et de plus menaçants entre le saint-siége et le premier consul, au moment même où le cardinal Consalvi signait le traité solennel qui avait pour but de réconcilier la papauté avec la France moderne. »

L'ouvrage de M. d'Haussonville est plein de documents inconnus jusqu'ici et de renseignements hardis, mais puisés à des sources qui ne permettent pas d'en soupçonner l'authenticité. Quant au style, il est bien un peu terne et entaché de monotonie, mais c'est dans la tradition académique.

Les principales sources consultées par M. d'Haussonville sont : 1° les *Mémoires de Consalvi*, traduits par M. Crétineau-Joly; 2° les *Œuvres* du cardinal Pacca; 3° la *Correspondance du cardinal Caprara*; 4° la *Correspondance de Napoléon Ier*; 5° *Diverses correspondances diplomatiques et papiers inédits*.

Église (LES COURTISANES DE L'), étude historique par M. Benjamin Gastineau (1870). Sous le couvert d'une érudition qui n'est pas toujours très-profonde, ce livre est moins un morceau d'histoire qu'un pamphlet, qu'une machine de guerre dirigée fort à propos contre l'infaillibilité des papes. Si le pape n'est qu'un homme, soumis aux mêmes défaillances que les autres; si l'histoire de la papauté, comme l'histoire de n'importe quelle monarchie, est pleine de désordres, d'intrigues et même d'infamies, comment admettre cette risible infaillibilité? Preuves en mains, M. Benjamin Gastineau n'a pas de peine à démontrer qu'à la cour du Vatican, comme à celle de Versailles, de Saint-James, ou d'Aranjuez, la femme avait, pendant des siècles, été toute-puissante, qu'elle avait fait et défait des papes, des cardinaux, des évêques, comme ailleurs des généraux et des ministres.

Grégoire Ier eut pour maîtresse Théodelinde, reine des Lombards, dont les donations ont été la première richesse de l'Eglise; voilà l'une des sources impures du pouvoir temporel. Pendant un demi-siècle, Théodora et Marozia, deux courtisanes titrées, tiennent dans leurs mains les papes et la papauté : elles signent des bulles et convoquent des conciles. Théodora est la maîtresse de Jean X; sa fille Marozia est celle de Sergius III, et elle empoisonne Léon VI pour frayer le chemin à son amant. Ce drame, dont on trouve les traces dans des écrivains dignes de foi, semble assez scandaleux. Pourquoi M. Gastineau fait-il de Léon VI, dont l'existence du reste est problématique, une femme morte en couches? Cette seconde édition de la papesse Jeanne a des fondements encore moins solides que la première légende, aujourd'hui complétement abandonnée. Mais puisqu'il donne place aux légendes, même les moins prouvées, pourquoi l'auteur ne cite-t-il pas celle de Léon Ier? Ce pape, au baisemain de la fête de Pâques, ayant senti, dit-on, avec trop de plaisir, le contact des lèvres d'une femme de la plus grande beauté, pour mater cette rébellion des sens, se coupa la main. Un miracle la lui rendit aussitôt, ajoute la légende. C'est depuis ce temps-là que l'on baise, non plus la main, mais la mule du pape.

En poursuivant l'histoire secrète du Vatican, nous trouvons Jean XII tué par un mari jaloux, dans le lit de sa femme. Il fut tué à coups de marteau, dit M. Gastineau. C'est Jean VIII qui mourut de cette façon; mais peu importe. Ce Jean XII est celui que le concile de Rome convainquit d'inceste avec deux sœurs, ses cousines; on lui reprocha en outre d'avoir bu publiquement à la santé du diable. Ils allaient bien les papes de ce temps-là! Les relations de Grégoire VII avec la *grande Italienne*, la princesse Mathilde, sont moins prouvées que les infamies de Jean XII; celles que Guillaume de Plasian, à l'instigation de Philippe le Bel, mit sur le compte de Boniface VIII, dans l'assemblée du Louvre, n'ont rien d'étonnant de la part d'un homme qui, étant pape, refusa à sa mort de recevoir les sacrements. Il eut pour maîtresses dona Cola, une fille de celle-ci, et, dit-on, toutes les jolies femmes de chambre de ces deux dames. Quoique l'érudition moderne mette en doute aujourd'hui la véracité de Burchard et de son fameux journal, on aura bien de la peine à faire passer Alexandre VI pour un petit saint. Son amour pour la Vanozza, dont il eut la fameuse Lucrèce, sera toujours hors de doute, quand bien même on reléguerait parmi les contes ces orgies où cinquante courtisanes nues ramassaient des noix entre des flambeaux allumés, et le tableau du Pinturrichio, tableau placé au chevet du pape, et représentant une autre de ses maîtresses, la belle Giulia Farnèse, dans la plus obscène des poses. Paul III débaucha sa propre fille, avant de la marier avec un Sforza; le Sforza faisant, après les noces, le mari jaloux, fut empoisonné. Pie IV mourut entre les bras d'une femme, disent les uns, entre ceux de saint Charles Borromée, son neveu, disent les autres. Lesquels croire? Cependant, que Léon X soit mort d'une maladie honteuse, cela paraît résulter des faits, et que, de 1644 à 1655, sous le pontificat d'Innocent X, ce soit la maîtresse du pape, la belle et impérieuse Olimpia Maldachini, qui ait souverainement régné, c'est tout à fait hors de doute. Toute cette histoire des papes est scandaleuse. Comme livre, les *Courtisanes de l'Eglise* sont supérieures à un autre ouvrage du même genre et du même auteur, les *Femmes des Césars*. Nous avons reproché à M. Gastineau son défaut de critique; cependant, pour se faire illusion à lui-même, il a augmenté son volume de notes et de citations considérables. Est-il besoin de dire qu'ayant le choix entre deux sources de même valeur il n'a puisé que les citations conformes à sa thèse? Le titre de l'ouvrage et les tracasseries maladroites de la censure lui ont assuré le succès.

Eglises réformées au royaume de France (HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE DES), par Théodore de Bèze. V. HISTOIRE.

ÉGLISE (ÉTATS DE L'). V. ETATS.

ÉGLISE-NEUVE-D'ENTRAIGUES, bourg et commune de France (Puy-de-Dôme), cant. de Besse, arrond. et à 45 kilom. O. d'Issoire; pop. aggl. 541 hab. — pop. tot. 2,154 hab. La rivière de la Rue forme de nombreuses cascades aux environs de ce bourg.

EGLOFF (Louise), femme poëte suisse, née à Bade (Argovie) en 1803, morte en 1834. Elle fut frappée de cécité quelques semaines après sa naissance, et placée ensuite à l'institut des aveugles de Zurich. Ses *Poésies* ont été réunies à Bade en 1823. Elles se composent en grande partie de pièces religieuses, pleines de naturel, de grâce et de sentiments élevés. Le style en est simple, pur, facile, et la versification élégante.

EGLOFFSTEIN (Charles-Auguste D'), général allemand, né dans la Franconie en 1771, mort en 1834. Il entra à l'âge de quinze ans dans un des régiments de son oncle, le général de Thuna, fit la campagne de Pologne en 1793, celle du Rhin en 1795, et fut blessé à Iéna en 1806. Les événements l'ayant fait passer alors au service de la France, il combattit les Autrichiens à Passau (1809), et se distingua surtout dans l'insurrection du Tyrol, à la suite de laquelle Napoléon le décora de sa propre main et lui fit présent de deux canons. Après avoir pris part, comme colonel à la guerre d'Espagne, il revint en Allemagne (1811), reçut le commandement d'une brigade, en 1812, concourut activement à protéger la retraite de la grande armée et contribua à la défense de Dantzig sous le général Rapp. Fait prisonnier dans cette ville, il dut prendre l'engagement de combattre avec nos ennemis, et, en 1814 et 1815, nous le rencontrons, dans les rangs de l'armée alliée, défendant bravement contre nous la ville de Tournay et se faisant décorer deux fois, par l'empereur de Russie d'abord, et ensuite par le roi de Prusse. La paix étant survenue, Egloffstein fut chargé de réorganiser l'armée du grand-duché de Saxe-Weimar, et fut surpris par la mort au milieu de ce travail important.

ÉGLOGAIRE s. m. (é-glo-ghè-re — rad. *églogue*). Littér. Ecrivain qui publie des extraits des auteurs. ‖ Peu usité.